

Les présentations de la philosophie

Philosophe dans le vrai sens du terme, André Comte-Sponville parle un langage de sagesse au lieu de couper les cheveux en quatre. Ses *présentations de la philosophie* sont un modèle de bon sens lumineux, aux éditions Albin Michel.

Propos recueillis par Marc de Smedt et Michel Piquemal

Nouvelles Clés : Par rapport à la crise globale, vous êtes plutôt pessimiste ou positif ?

André Comte-Sponville : J'essaie de voir la vie de façon ni optimiste ni pessimiste dans la mesure où finalement, l'optimiste est celui qui voit les choses mieux qu'elles ne sont, et le pessimiste celui qui les voit pire qu'elles ne sont. Le mieux, c'est de les voir comme elles sont. Deuxième point, nous vivons une époque extrêmement difficile, atroce à bien des égards, mais il me semble que l'on a en permanence tendance à sous estimer les horreurs passées. J'ai participé récemment à la Sorbonne à un colloque sur la violence, et mon idée était qu'au fond il n'y avait pas plus de violence aujourd'hui que dans les siècles passés, et même qu'il y en avait moins. Ce qu'a confirmé un historien spécialiste du XVIIIe et XIXe siècle qui, chiffres en main, nous a montré qu'il y avait bien davantage de violence au XVIIIe qu'au XIXe, et même davantage de violence, par exemple d'homicides, au début du XXe siècle qu'à la fin. Donc je ne suis pas pessimiste, si on entend par là que cela irait de pire en pire. Je crois au contraire que les choses ont considérablement progressé, mais bien sûr de façon unilatérale, pas de façon continue et rien ne garantit que ça continue, encore dans l'avenir, notamment s'agissant de la violence. Il se peut que nous assistions depuis une dizaine d'années à une inversion de courant. J'ai tendance à me réclamer volontiers s'agissant d'optimisme ou de pessimisme d'une phrase que j'aime beaucoup de Gramsci, le philosophe communiste italien, qui disait : "Pessimisme de l'intelligence, optimisme de la volonté".

Pessimisme de l'intelligence parce que je crois qu'il faut voir les choses comme elles sont et plutôt prévoir le pire, pour essayer de l'empêcher. Mais, optimisme de la volonté parce que, bien sûr, l'important c'est de voir ce qui dépend de nous, comme disaient les stoïciens, c'est-à-dire ce que l'on peut faire pour que le pire n'arrive pas. Or il est vrai qu'aujourd'hui, le pessimisme de l'intelligence, notamment en matière économique (à cause du taux du chômage) et en matière simplement humaine (quand on pense à ce qui se passe en Algérie par exemple), le pessimisme de l'intelligence est davantage alimenté pourrait-on dire que l'optimisme de la volonté, parce que nous avons le sentiment que nous ne pouvons pas faire grand chose.

C'est pourquoi je crois que l'une des urgences du moment, justement, c'est de nous réapprendre à "vouloir", comme diraient les stoïciens ; je crois encore que c'est là une tâche philosophique, mais aussi générale, de conquérir tous ensemble des moyens d'action. Il est urgent de réhabiliter la politique. Vis-à-vis de la plupart des horreurs de ce temps, la volonté individuelle est quasi sans effet. Il n'y a de volonté efficace que commune. Or forger une volonté commune, cela passe nécessairement par la politique, si bien que je suis à la fois pessimiste actuellement parce que je trouve que l'état de la vie politique, notamment en France, n'est pas à la hauteur des problèmes du moment, tout en restant fidèle à l'optimisme de la volonté afin de voir ce que nous pourrions faire tous ensemble pour essayer de réhabiliter la politique, c'est-à-dire pour redonner sens à l'idée d'une volonté commune.

N. C. : Est-ce une forme de fin des temps ?

A. C-S. : Fin des temps, certainement pas au sens où il y a encore des temps demain et après-demain. Du moins, on peut le souhaiter.

La seule fin des temps possible pour nous, ce serait la fin du monde, ou la fin de l'humanité, ce qui n'est pas une impossibilité d'ailleurs, mais qui n'est pas immédiatement prévisible. En revanche, nous assistons sans doute à la fin d'une époque et même, me semble-t-il, à la fin simultanée de plusieurs époques, et je crois que c'est pour cela que le phénomène prend autant d'ampleur. Coexistent à la fois dans la longue durée, pourrait-on dire, la fin de l'Occident chrétien, c'est-à-dire que le processus d'inchristianisation et de déchristianisation qui ces derniers siècles a pris une telle ampleur qu'aujourd'hui la France a cessé d'être foncièrement un pays catholique c'est la fin de l'Occident chrétien ; c'est aussi la fin des grandes idéologies du XIXe siècle, je pense notamment au

marxisme qui structurait des pans entiers de notre société et de notre culture. Et enfin, la fin du scientisme pour ce qui est des sciences dures, et une certaine confiance excessive que l'on accordait aux sciences humaines quand on croyait que la psychanalyse pour les uns, l'ethnologie, la sociologie, ou l'histoire pour les autres, allaient remplacer justement ces religions dont on percevait bien qu'elles étaient en fin de course.

Je crois que la conjonction de ces trois fins de temps particuliers la fin de l'Occident chrétien, la fin des grandes idéologies et la fin à la fois du scientisme et de la vogue des sciences humaines nous plonge dans un profond désarroi, parce que nous ne savons pas trop ce que nous avons pour mettre à la place. Et je crois que c'est ce qui justifie ce qu'on appelle souvent le retour à la philosophie. Dès lors que l'on n'a plus de réponses toutes faites, comme en apportaient les grandes religions, les grandes idéologies et les sciences humaines, on cherche ses propres réponses. Or chercher ses propres réponses aux questions que l'on se pose, aux questions que nous pose la vie, c'est la définition même de la philosophie.

N. C. : Que pense le philosophe de la violence croissante ?

A. C. S. : Quand on n'a ni valeur ni sens ni repère et qu'en plus on n'a pas de travail, il n'y a plus que la violence, si bien que je dirais qu'aujourd'hui, pour forcer un peu le trait : à la limite, l'alternative, c'est la violence ou la philosophie. Disons que le premier terme de l'alternative est la violence ou le retour frileux à l'ordre moral, à l'Occident chrétien, aux repères dans ce qu'ils ont de rassurant et éventuellement de révolutionnaire, mais je crois que ce serait une impasse ; et l'autre terme est effectivement la philosophie. Je ne crois pas du tout par là résoudre le problème du chômage ni celui de la violence urbaine, mais je crois en revanche que ces jeunes-là ont effectivement besoin de la philosophie parce qu'ils ont besoin de valeurs, de repères, de sens, mais qui ne leurs soient pas imposés comme autrefois par une transcendance, par un pouvoir politique ou même par des maîtres à penser, mais qu'ils trouvent eux-mêmes au cours d'un processus de réflexion. Il faut rendre à ces jeunes l'idée que la vie est une aventure et que cette aventure est peut-être essentiellement spirituelle. Or la philosophie, ce n'est pas autre chose que la volonté de faire de sa vie une aventure, et spécialement une aventure spirituelle.

N. C. : Ne trouvez-vous pas que l'on voit apparaître de plus en plus un besoin de sens ?

A. C.-S. : On le voit bien à propos des jeunes qu'on évoquait, il y a double urgence : une urgence de réhabiliter la morale et une urgence de réhabiliter la politique. Redécouvrant l'urgence de la morale, c'est un peu le phénomène marquant ces dernières années, beaucoup de nos contemporains, spécialement les plus jeunes, ont tendance à oublier du même coup la politique. Je dis souvent : deux générations, deux erreurs. C'était une erreur il y a vingt ans de croire que la politique pouvait tenir lieu de morale. C'est une erreur aujourd'hui de croire que la morale peut tenir lieu de politique. La vérité, c'est que nous avons besoin des deux et de la différence entre les deux. Nous avons besoin bien sûr d'une morale qui ne se réduise pas à une politique. Nous avons besoin aussi d'une politique que ne se réduise pas à une morale.

N. C. : Comment lire la philosophie aujourd'hui ?

A. C.-S. : Je crois qu'on va continuer à la lire comme avant, dans la mesure où il n'y a pas plusieurs façons de lire, et je suis un peu réservé sur ce qu'on dit autour d'Internet, des nouveaux médias, etc., qui viendraient remplacer la lecture. Je n'en crois rien. Je crois que la lecture continuera évidemment à être un média majeur et que la diversité des supports ne change rien à l'acte de lire. En revanche, ce qui est vrai, c'est qu'il y a deux processus simultanés, mais allant plutôt en sens contraire. D'un côté, il y a de plus en plus de gens qui savent lire, qui ont fait un petit peu d'étude (le nombre de bacheliers, pour prendre ce repère, n'a jamais été aussi important qu'aujourd'hui), et d'un autre côté on a de moins en moins de temps pour lire, parce que là il y a les nouveaux médias, les nouveaux loisirs, etc. Si bien qu'il y a de plus en plus de gens qui lisent, mais ils lisent plutôt de moins en moins.

Cela reste de la lecture. Cela ne change pas l'acte de lire, mais cela change quelque chose à l'accès au texte. Si bien qu'en effet tous les enseignants de philosophie, même dans le supérieur, le savent : faire lire en entier Les Méditations métaphysiques de Descartes, Les Pensées de Pascal, pour ne rien dire de la Critique de la raison pure de Kant et La Grande logique de Hegel, à un jeune de 18 ou 25 ans devient de plus en plus difficile, pour ne pas dire impossible. Si bien que : soit on renonce à la lecture, à ce rapport essentiel au sommet de la pensée humaine que sont les textes de philosophie, soit on leur donne un accès qui passe par la lecture, mais pour une lecture, si on peut dire, qui ne soit pas pour eux trop écrasante.

N. C. : C'est la raison pour laquelle vous avez créé cette collection : "Carnets de philosophie" ?

A. C.-S. : C'est ce que j'ai voulu faire. Ce n'est qu'un premier pas, c'est-à-dire que j'aurai réussi mon pari si après avoir lu tel ou tel texte à la fois accessible et génial de Pascal, de Descartes ou de Kant dans ma collection ils ont envie d'en lire un peu plus. C'est vrai que le plus difficile, avec la philosophie, c'est d'y entrer. Cette collection s'adresse au très grand public, aussi bien aux adolescents qui n'ont pas encore fait d'étude de philosophie qu'à n'importe quel adulte, qu'il ait étudié ou pas. Mais c'est vrai que, par ailleurs, cela correspond à un besoin de l'époque. Un besoin de repère, d'un besoin de valeur, d'un besoin de sens. Le danger est que ce besoin soit vécu de façon à la fois nostalgique et frileuse, voire proprement réactionnaire : le danger est que les gens cherchent à être rassurés. Je crois que nous avons besoin de repères, de valeurs et de sens, mais pas d'être rassurés. Nous avons besoin de courage, d'intelligence, de réflexion. Si bien que j'ai pris le parti, non pas de faire un recueil de maximes confortables, rassurantes ou optimistes, mais un recueil de textes de philosophie qui donneront, je pense, envie de vivre, envie de se battre, mais qui ne sont pas faits pour escamoter les problèmes ou les difficultés. Autrement dit, j'ai essayé de satisfaire ce besoin de repères, de valeurs et de sens, mais par le haut, si vous voulez pas de façon étroite, étriquée, rassurante ou encore réactionnaire.

N. C. : Pourquoi aucun des grands philosophes orientaux dans votre choix ?

A. C.-S. : J'aurais pu le faire effectivement, car je m'intéresse à la pensée orientale sans être aussi compétent que je le suis en matière de pensée occidentale. Mais ce n'était pas satisfaisant parce que mettre 55 pages de penseurs occidentaux et 10 à 12 pages de penseurs orientaux, c'était renforcer le sentiment que ce qu'ils ont à dire est intéressant, pittoresque, mais foncièrement inessentiel au fond. C'était les enfoncer dans une forme de minorité dont ils ont déjà trop souffert. Si bien que loin de combattre l'oubli de l'Orient, pour reprendre l'expression de Roger Pol Droit, c'était une façon de l'entériner et de l'accentuer encore. J'ai donc pris l'autre solution qui consiste à ne présenter des textes que de penseurs occidentaux. Je pense qu'il y a évidemment de la grande pensée en Orient et qu'il y a de la philosophie orientale, mais ça n'était ni ma compétence ni, au fond, le projet de cette collection.

Mon icône :

La jeune fille au turban, dite aussi à la perle, de Vermeer, peintre de génie qui explore des zones que les grands peintres n'explorent pas si souvent : celles de la vie quotidienne, qu'il a illustrées mieux que personne et que j'appellerais "l'éternité au présent". Il y a cette phrase de Spinoza que je cite dans l'ouvrage *Pensées sur la mort* : "Nous sentons et expérimentons que nous sommes éternels et non pas comme nous serons après la mort, que nous sommes éternels ici et maintenant", et je crois qu'aucun peintre n'a mieux saisi que Vermeer l'éternité de l'instant qui passe. Vermeer et Spinoza vivaient tous deux en Hollande, ils étaient rigoureusement contemporains, mais rien ne permet de penser qu'ils se connaissaient. Ils ont tous deux saisi mieux que personne que l'éternité c'est maintenant. Je crois que ce dont nous avons besoin pour accéder au prochain siècle et au prochain millénaire, c'est justement de comprendre que ce qu'il y a de mieux à vivre dans le temps, de toute façon, c'est toujours l'éternité.

Livres :

Les *Pensées* de Pascal, Les *Essais* de Montaigne, les deux plus évidents. Peut-être aussi un dictionnaire, du papier, un stylo.

Musiques :

Pour la musique, j'aurai du mal à faire un choix aussi strict. S'il fallait faire ce choix-là, j'emporterais les Suites pour violoncelle seul de Bach, le Quintet à deux violoncelles (peut-être en ut) de Schubert et le Quatuor n° 14 de Beethoven. Et pour faire de la musique, comme je ne sais pas en jouer, j'emmène une (ou une) musicien(ne)

Sources : <http://www.evene.fr>